

## La Liberté, Fribourg, June 14, 2024

### Portrait: La peinture, le plus beau monde de Valérie Favre

Aurélie Lebreau

Vivant à Berlin et Neuchâtel, l'artiste Valérie Favre vient de recevoir le Grand Prix suisse d'art, une distinction couronnant une carrière construite en séries thématiques et menée sans concessions.



Difficile de déterminer, dans cette passionnante histoire, qui a choisi l'autre. Valérie Favre s'est-elle dit très tôt que la peinture serait sa vie ou est-ce la peinture qui l'a appelée, alors qu'elle se rêvait pilote d'avion ou capitaine de navire? Probablement les deux. Seule certitude, nous voici face à une trajectoire que rien ni personne n'allait pouvoir modifier. Celle d'une artiste remplissant «une mission auto-infligée», de son aveu, à savoir peindre sans relâche, se confrontant à la marche du monde puis couchant ses analyses sur la toile, armée de ses seuls pinceaux.

«La peinture est le plus beau monde, le monde du faire», synthétise-t-elle, livrant l'une des clés de son univers. Ainsi Valérie Favre ne peint pas en attendant la mort. «C'est toute ma vie. J'ai dû faire des sacrifices et m'extraire de certaines zones de confort.» Pas plus qu'elle ne peint pour faire de jolis tableaux. Pourtant ses toiles sont intensément belles. Envoûtantes. Dérangeantes. Et non dénuées d'humour à l'occasion. Parfois tout cela en même temps, engendrant un charivari émotionnel pour qui lit ses récits peints.

### Sans jamais chercher à plaire

Elle cherche la ligne sans faiblir, «l'archétype», précise-t-elle, qui nous confrontera à ce que nous ne souhaitons pas forcément regarder: le suicide, la place des femmes, le sort des migrants, la notion d'enfermement, le hasard. Sans jamais chercher à plaire à qui que ce soit, Valérie Favre a peu à peu édifié un œuvre puissant où ses différentes séries se répondent et se complètent comme le chœur d'une tragédie antique.

Ce travail viscéralement singulier, la Confédération l'a couronné lundi par le Grand Prix suisse d'art/Prix Meret Oppenheim 2024. «C'est une très grande émotion», reconnaissait la plasticienne la semaine dernière, alors qu'elle recevait La Liberté chez elle, à Neuchâtel.

## Un jour, elle tranche: il n'y aura plus que la peinture dans sa vie

Le seuil franchi, il semblerait que les turpitudes d'un monde déglingué soient miraculeusement restées à l'extérieur. Dans la grande pièce – tout à la fois salon, cuisine et premier atelier, le grand atelier se situe, lui, à l'étage inférieur – règne une atmosphère très douce. Des flots de lumière se propageant par une longue baie vitrée, un paysage somptueux porté par un lac d'huile et, au-dessus, des Alpes bernoises indolentes: voici un repaire d'un calme que l'on pressent idéal pour se concentrer et sortir ses tripes.

Car si Valérie Favre s'avère une hôte chaleureuse, généreuse en explications comme en rires, quand il s'agit de création, elle ne badine plus. «Mon travail n'est pas simple», admettait-elle lundi à Bâle en marge d'Art Basel, presque comme une excuse, lors de la réception de son prix devant un vaste parterre concentrant la fine fleur de l'art. Mais d'excuse, il n'est évidemment nul besoin.

## Littérature et cinéma

Silhouette d'adolescente en sweat bleu marine et jean constellé de taches de peinture, Valérie Favre rayonne dès qu'on l'interroge sur sa carrière «digne d'un roman», comme l'a qualifiée la directrice de l'Office fédéral de la culture, Carine Bachmann. Ou s'apparentant à une vocation au sens religieux du terme, même si l'Eglise ne fait pas partie du paysage de l'artiste.

La littérature, du conte au polar en passant par la poésie et le roman – elle cite Dante, William Blake, William S. Burroughs, mais aussi Stephen King –, le cinéma, surtout celui de David Lynch et son Mulholland Drive qui résonne très étroitement avec certaines de ses toiles, et bien sûr les frères et sœurs d'armes – tels Odilon Redon, James Ensor, Pierre Bonnard, autant de maîtres de la matière et du mystère, et Lee Lozano ou Eva Hesse –, constituent les autels auprès desquels l'artiste se recueille.



Valérie Favre, avec un peu de Berlin à côté de sa porte d'entrée à Neuchâtel. © Aurélie Lebreau

On se dit que Valérie Favre aurait pu mille fois être emportée au large et périr noyée. Mais en l'écoutant, on comprend que rien n'est plus faux. Bien sûr elle a fait ses expériences, encore adolescente, à Genève puis à Londres et Paris, faisant transpirer ses parents. Tentant de rentrer, trop jeune, aux Beaux-Arts, se lançant dans une carrière de comédienne qui la mènera jusqu'à tourner avec Godard. Mais ce serait oublier l'admirable ténacité de cette femme, et sa droiture intellectuelle. Un jour, elle tranche: il n'y aura plus que la peinture dans sa vie. Une pure folie dans le Paris des années 1980 où l'on ne peut alors guère faire plus ringard que de choisir la peinture figurative – et à l'huile de surcroît! – pour percer sur la scène contemporaine. Pourtant ses natures mortes blanches sur une toile de coton écrue – des poulets plumés, des taies d'oreiller, des mouchoirs – font sensation.

«Je n'ai pas vendu un tableau, mais Le Monde m'a consacré un bel article», se souvient-elle en riant. La machine est lancée. Les années de l'Académie de Meuron à Neuchâtel, normalement réservée aux étudiants adultes, et qu'elle fréquentait à l'âge de 12 ans, semblent loin. Mais ce feu, toujours aussi ardent, de transcrire une vision en deux dimensions demeure, lui, intact.

### La chaire de Baselitz

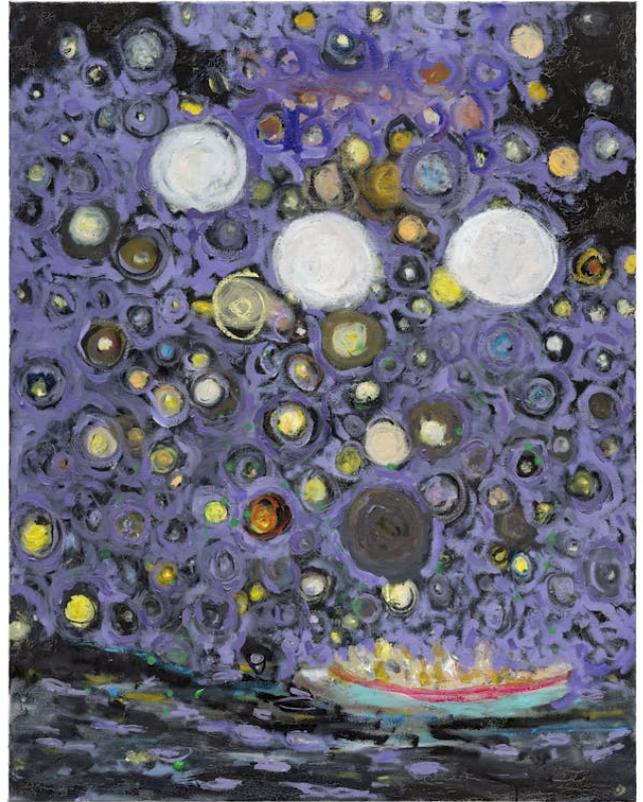
De ses différences, peintre et femme dans un milieu de l'art contemporain hypercompétitif et alors très masculin, Valérie Favre fait des avantages. Alors qu'elle vit déjà à Berlin – «l'être-ensemble y était beaucoup plus facile qu'à Paris» –, elle croit voir entre chien et loup, «une lumière très importante pour moi», un lapin sur l'une de ses toiles en cours d'élaboration. «Je me suis alors dit que ce serait bien si j'avais une petite fée à mes côtés.» Cette fée, ce sera Lapine univers (série courant de 2001 à 2012), un condensé de cette vision et des affiches du film Lara Croft qui submergeaient alors les murs de la capitale.

Lapine, un jeu de mots que les Allemands ne comprennent pas forcément, a des problèmes de hanche, ce qui lui donne un petit air déglingué, mais qu'importe puisqu'elle peut tout faire, notamment permettre à Valérie Favre de se démarquer dans les expositions communes auxquelles elle participe.

Peu de temps après, l'artiste entame la série Suicides (2003-2013), en tout 129 toiles illustrant autant de manières de mettre fin à ses jours. Un thème central que l'on retrouve dans ses Bateaux des poètes, où des barques occupées par des artistes qui ont mis fin à leurs jours voguent sous des cieux merveilleux. Une beauté qui tourne court lorsque Valérie Favre la lie à la crise des migrants...

Ce cheminement intense, narratif et parfois autobiographique, n'a pas échappé à la direction de l'Universität der Kunst (UDK) à Berlin, la plus grande université d'art d'Europe, qui a ainsi proposé à Valérie Favre de reprendre la chaire de peinture que Georg Baselitz avait dirigée. Première femme à occuper ce prestigieux poste, la professeure accompagne une trentaine d'étudiants durant cinq à sept ans. «Nous nous choisissons mutuellement, c'est passionnant», apprécie-t-elle. De Berlin la libre à Neuchâtel la calme – des caisses de bière Berliner toisent les visiteurs à côté de sa porte d'entrée neuchâteloise, esquissant un trait d'union entre ses deux ancrages –, du rire aux larmes, de la vie à la mort, Valérie Favre tient magnifiquement ses lignes.

«J'ai les idées claires, je sais où je vais. Mon travail, c'est d'être une éponge, même si parfois c'est dur.» Heureusement, les éponges jamais ne se noient.



Le bateau des poètes (2020). © Valérie Favre//Galerie Peter Kilchmann Zurich/Uwe Walter